title : Journal de l’Empire (1806-11-10), Théâtre français, *Le Misanthrope*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1806/theatrefrancais/misanthrope

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Lundi 10 novembre 1806.

created : 1805

language : fre

# Théâtre français. *Le Misanthrope*.

*Le Misanthrope* est de tous les ouvrages de Molière celui où il a représenté d’une manière plus générale les travers de l’humanité ; il est sorti dans cette pièce, plus que dans les autres, du cercle étroit des ridicules et des mœurs de son siècle : il y a peint tous les siècles, puisqu’il a peint le cœur humain. Il n’y a plus aujourd’hui de faux dévots ni d’hypocrites de religion, la mode en est passée ; mais il y a toujours des perfides qui accablent les gens de fausses caresses, surtout quand ils en attendent quelque service ; il y a toujours des courtisans qui s’embrassent en se détestant ; enfin, il y a toujours cette hypocrisie de société, autrement dite politesse et usage du monde ; et cette hypocrisie est absolument nécessaire : car les hommes ne pourraient jamais vivre ensemble s’ils se disaient mutuellement ce qu’ils pensent les uns des autres : la société est vraiment un bal, où l’on ne peut entrer que masqué et en domino.

Je suis surpris que Molière, ayant eu dessein de nous présenter dans l’ami du Misanthrope un honnête homme, doux, indulgent, sociable, lui ait prêté cette espèce de fausseté qui consiste à prodiguer les témoignages de la plus vive amitié à un homme que l’on connaît à peine ; car l’ordre social n’exige pas qu’on pousse la politesse jusqu’à cet excès, et le Misanthrope paraît avoir raison d’être en colère contre son ami. Or, la colère du Misanthrope est toujours moins plaisante quand elle est raisonnable : heureusement ces instants de raison sont chez lui très courts et très rares ; il retombe bientôt dans les hyperboles, dans les boutades et dans les sarcasmes satiriques.

*Le Misanthrope*, qui s’élève avec tant de force contre la médisance dans la cinquième scène du second acte, n’est pas lui-même un observateur bien exact de ses maximes ; car, dans la première scène de ce même acte, il déchire Clitandre son rival, qui est absent : il en fait à sa maîtresse le portrait le plus ridicule, dans le dessein de le perdre dans son esprit :

Mais au moins dites-moi, madame, par quel sort

Votre Clitandre a l’heur de vous plaire si fort ? etc.

Toute cette tirade est une satire sanglante : le Misanthrope n’est donc point un homme vertueux, mais un homme bilieux et irascible. Molière, selon Rousseau de Genève, a mal saisi *Le Misanthrope*. Selon moi, c’est Rousseau de Genève qui a très mal saisi le Misanthrope de Molière.

Le philosophe Jean-Jacques, qui n’a jamais vu le monde ni les hommes qu’à travers les vapeurs d’une imagination brûlante, a eu la prétention et la vanité de refaire l’ouvrage d’un poète plus judicieux et plus profond qu’aucun de nos modernes philosophes. Ces messieurs ne doutaient de rien et ne respectaient rien ; ils trouvaient tout mal fait : et dans leur manie de tout réformer, il n’est pas étonnant qu’un d’entre eux ait voulu refaire *Le Misanthrope*, puisqu’ils ont voulu refaire le monde. Ils n’ont pas mieux réussi dans leurs plans de constitution et de gouvernement, que Rousseau dans son nouveau plan d’un *Misanthrope*. Cependant il s’est trouvé un autre philosophe pour l’exécuter : tel est l’origine du *Philinte* de Fabre, si mal à propos appelé *le Philinte de Molière* ; ouvrage qui est au *Misanthrope* de Molière ce que l’anarchie est à un bon gouvernement. Le héros est un don Quichotte de vertu et d’humanité, qui épouse les querelles du premier venu, se charge des procès de tout le monde, et prétend redresser tous les torts et griefs de la société : cet homme ne ressemble pas plus à l’Alceste de Molière, que Jean-Jacques Rousseau ne ressemble à Socrate, ou Fabre d’Églantine à Lycurgue et à Solon. Quant au Philinte, c’est un philosophe égoïste et scélérat d’une vérité à faire frémir. Il y a, du reste, dans cette pièce, dont Rousseau a fait le plan, une situation très frappante ; de beaux sermons qui épouvantent, quand on songe quel est l’auteur qui parle si bien d’humanité ; un style âpre et sauvage, et un grand fond de tristesse et d’ennui.

Rousseau, toujours singulier dans ses idées, avait prédit que Le Misanthrope de sa façon vaudrait mieux que celui de Molière, mais qu’il ne pourrait jamais réussir. Il s’est trompé : son *Misanthrope* a réussi ; mais Rousseau, en faisant la prédiction, ne prévoyait peut-être pas l’époque à laquelle cette espèce de Misanthrope pouvait réussir. Je ne doute point, dit-il, que sur l’idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Misanthrope égal en mérite à celui de Molière, et sans comparaison plus instructif. Ce n’est pas un homme de génie qui a travaillé sur l’idée de Jean-Jacques, c’est un vigoureux déclamateur. Je ne vois, ajoute-t-il, qu’un inconvénient à cette nouvelle pièce, c’est qu’il serait impossible qu’elle réussît ; car, quoi qu’on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Il n’y a pas beaucoup de quoi rire dans le Philinte de Fabre : le seul personnage comique est un procureur fripon ; et tout le monde, jusqu’aux procureurs mêmes, peut en rire de bon cœur. Rousseau avait oublié les vers de Boileau :

Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,

S’y vit avec plaisir, ou crut ne s’y point voir.

L’avare, des premiers, rit du tableau fidèle

D’un avare souvent tracé sur son modèle.

La société est rarement assez corrompue pour que les vices qu’on expose sur le théâtre soient en force et en majorité dans la salle ; et dans cette supposition-là même, les vicieux riraient encore de leur portrait, parce qu’ils ne s’y reconnaîtraient pas : chacun croirait n’y voir que son voisin.

Il n’y a point de scène où le sot orgueil des petits poètes et le charlatanisme de leurs lectures soient mieux peints que dans celle d’Oronte : c’est un chef-d’œuvre de vérité et de bon comique. Quoiqu’on dise que la comédie, très insuffisante pour réformer les vices, est bonne pour corriger les ridicules, nous ne voyons pas cependant que les auteurs se soient guéris de leur maladie de lire, depuis que Molière en a si bien fait sentir l’extravagance. Au contraire, la société est plus que jamais infectée de ces Orontes, de leurs vers fatigants lecteurs infatigables. Il faut dire aussi que le nombre des sots, martyrs volontaires de ces lectures, s’est prodigieusement accru : en dépit de Molière et de tous les poètes comiques et satiriques, il y aura toujours d’impitoyables faiseurs de vers, et des lecteurs plus impitoyables encore. Ce ridicule résistera à tous les traits de la comédie, parce qu’il a sa source dans un vice du cœur humain que la comédie ne peut atteindre.

Rousseau a mal saisi on particulier cette scène, comme il a mal saisi le caractère général du Misanthrope : il voudrait qu’Alceste rompît en visière à Oronte dès les premiers vers du sonnet ; c’est-à-dire, qu’il voudrait supprimer cette scène charmante, dont le plaisant n’est fondé que sur l’embarras du Misanthrope, froissé entre la mauvaise humeur qu’il éprouve, et une certaine pudeur qui ne lui permet pas de la faire éclater. *Le Misanthrope*, qui ne marchande point avec le vice, peut et doit avoir plus d’égards pour un simple ridicule, pour une folie plus digne de pitié que de colère : voilà pourquoi il n’en vient pas d’abord aux invectives avec Oronte, et, sans en être au fond moins sincère, il commence par être un peu plus poli qu’à l’ordinaire. Mais l’obstination d’Oronte rendant inutiles tous ces ménagements, et ce poète incurable refusant d’entendre des vérités qu’on ne dit encore qu’à demi-mot, l’impatient Alceste éclate enfin, et décharge toute sa bile dans cette admirable tirade :

Franchement il est bon à mettre au cabinet.

Les je ne dis pas cela, qui sont si clairs pour tout autre que pour un poète aveuglé par l’amour-propre, paraissent à Rousseau autant de mensonges. Si Philinte, à son exemple, lui eût dit en cet endroit : Et que dis-tu donc, traître ?qu’avait-il à répliquer ? En vérité, ce n’est pas la peine de rester misanthrope pour ne l’être qu’à demi ! *Le Misanthrope* eût pu répliquer à Philinte : « Je dis ce qu’il faut dire pour me faire entendre sans offenser celui à qui je parle. » Rousseau semble ne pas comprendre qu’un misanthrope, dans toute l’étendue du terme, ne resterait pas deux jours avec ses semblables, et ne pourrait habiter qu’un désert. Or, le Misanthrope de Molière est un homme vivant en société ; son humeur bourrue, quoique très singulière, est cependant modifiée malgré lui par l’usage du monde : ce sont ces modifications-là même qui le rendent plaisant et théâtral. Si l’on se permet, ajoute Rousseau, le premier ménagement et la première altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s’arrêter, jusqu’à ce qu’on devienne aussi faux qu’un homme de cour ? Voilà une de ces exagérations, une de ces boutades sophistiques que le plus misanthrope des écrivains employait faute de meilleurs arguments. Parce qu’un homme adoucit une vérité qui blesse, il n’y a pas de raison pour qu’il ne devienne aussi faux qu’un courtisan ! Quelle conclusion ! Rousseau ne voit-il pas que, bien loin de ne pouvoir s’arrêter, le Misanthrope, après ces premiers ménagements, rentre tout à fait dans son caractère, et accable Oronte de tout le poids de la vérité ? On dirait qu’il ne l’a légèrement altérée que pour la présenter avec plus de force. En effet, la contrainte passagère qu’il s’est imposée n’a servi qu’à donner à son humeur plus de violence : c’est alors un torrent devenu plus furieux par la digue qui a suspendu un moment son cours.

Lafond, dans cette troisième représentation du *Misanthrope*, a fait voir qu’il était digne de recevoir de nos conseils, puisqu’il savait si bien en profiter. On lui avait reproché le ton et l’accent tragique, le défaut de franchise et d’aplomb, quelque faiblesse dans le débit et le jeu : ces vices sont presque entièrement disparu : il a su distinguer la colère d’un personnage comique d’avec l’emportement d’un héros tragique. Son ton a plus d’âpreté et de rudesse, son accent est plus ferme, son jeu plus rond, et toute la physionomie du rôle a des traits plus mâles et plus prononcés.